

qui ont été l'ornement de l'Église et de l'État. Solis dès son extrême jeunesse se distingua surtout par la vivacité de son imagination et son amour du beau. Il composa à l'âge de dix-sept ans une comédie qui aurait fait honneur à un homme d'un âge plus mûr. Il se consacra ensuite assidûment à l'étude de la morale, et les fruits de cette étude se manifestent dans les réflexions philosophiques de ses moindres écrits.

Il fit à l'université de Salamanque ses cours de droit civil et de droit canon; mais il trouvait bien plus de charme aux doux passe-temps des muses qu'à la sévère discipline des écoles. Auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, fort estimées pour la diction et l'intrigue, son goût pour la composition dramatique fut sans doute entretenu par la liaison intime qu'il forma avec l'illustre Calderon. Les manières aimables de Solis et sa brillante instruction le recommandèrent à la faveur du comte de Oropesa, vice-roi de Navarre, qui le prit pour secrétaire. Plusieurs des lettres qu'il écrivit lorsqu'il était au service de ce seigneur, et plus tard, ont été publiées et sont fort goûtées en Espagne.

La réputation croissante de Solis fixa l'attention de la cour, et, en 1661, il fut nommé secrétaire de la reine douairière, — emploi qu'il avait refusé sous Philippe IV. Il fut également élevé au poste plus important d'historiographe des Indes, nomination qui le fit entrer dans une carrière nouvelle. Cinq ans après cet événement, à l'âge de cinquante-six ans, il embrassa la profession religieuse, et fut ordonné prêtre en 1666. A dater de cette époque, il cessa de cultiver la muse du théâtre, et, si nous devons en croire ses biographes, il refusa même, par scrupule de conscience, de s'occuper de la composition des drames religieux, nommés en Espagne *autos sacramentales*, bien que le champ lui fût ouvert par la mort de Calderon. Mais il paraît difficile de concilier cette extrême délicatesse de conscience avec la publication de ses diverses comédies, qui eut lieu en 1681. Il est certain toutefois qu'il se voua presque exclusivement aux études historiques. La « Conquista de Méjico » parut à Madrid en 1684. Son dessein était, dit-on, de continuer l'ouvrage jusqu'aux temps postérieurs à la conquête. Malheureusement Antonio de Solis mourut deux années après la publication de son histoire, le 13 avril 1686, à l'âge de soixante-seize ans, estimé pour sa vertu, fort admiré pour son génie, mais dans cet état de pau-

vreté qui est trop souvent l'unique récompense du génie et de la vertu.

Les œuvres poétiques de Solis ont été réunies et publiées peu d'années après sa mort en un volume in-quarto, réimprimé depuis. Mais son grand ouvrage, le fondement durable de sa renommée, est sa *Conquista de Méjico*. Une carrière nouvelle restait ouverte à Solis; car ses prédécesseurs, avec tous leurs mérites, avaient fait preuve d'une étrange ignorance des principes de toute composition. Ils avaient considéré l'histoire non comme une œuvre d'art, mais comme une science. Ils ne l'avaient abordée que par ce dernier côté. Ils avaient voulu instruire sans s'inquiéter de plaire. De pareils écrits ne sont jamais populaires. Ils sont relégués dans la bibliothèque du savant qui cherche péniblement la vérité et s'inquiète peu de la grossière enveloppe qui la recouvre. Tels sont plusieurs des plus célèbres historiographes espagnols, Herrera et Zurita, par exemple, deux des plus grands noms de la Castille et de l'Aragon.

Au lieu de disséminer ses efforts sur de froides et stériles généralités, Solis les concentra sur un grand sujet, bien propre à enflammer un poète, sur un drame dont le théâtre était des plus pittoresques, les incidents dignes du roman, et qui, par le caractère aventureux de ses acteurs, excitait un patriotique orgueil dans le cœur des Espagnols. Ce fut donc sous ce poétique aspect que Solis envisagea la conquête du Mexique. Il distribua son sujet avec un art admirable, rejetant sur l'arrière-plan les parties subordonnées, plaçant les plus importantes en relief, et, par une habile étude de ses proportions, donnant à l'ensemble une admirable symétrie. Le récit ne languit jamais. Tous les détails sont artistement liés; chaque événement prépare la voie à celui qui va suivre. Les digressions même, ce grand écueil de l'historien, sont ménagées avec adresse.

L'ouvrage ainsi conduit offre tout l'attrait d'un grand spectacle, d'un drame bien ordonné, où les scènes succèdent aux scènes, les actes aux actes, où tout s'enchaîne et court au dénouement. C'est à ce dénouement, la prise de Mexico, que Solis termine son histoire, préférant laisser le lecteur sous l'impression de ce grand événement, plutôt que d'en affaiblir l'effet en prolongeant le récit jusqu'à la mort du conquérant.

Solis n'a pas moins soigné le style de sa composition. Ce style, qui offre toute la variété de ces bois rares dont le poli fait ressortir les riches veines, a trouvé toutefois peu de faveur aux yeux des critiques étrangers, portés à le condamner comme boursoufflé, artificiel et verbeux ; mais ces critiques devraient être plus réservés sur le style, cette essence impalpable qui environne la pensée comme une sorte d'atmosphère vivante, lui donnant une teinte particulière chez les diverses nations, comme les auréoles qui enveloppent les différentes planètes de notre système. D'après l'opinion des critiques espagnols, le style de Solis se distingue par la clarté, l'abondance et l'élégance classique. Les étrangers même ne peuvent nier toutes ces qualités éminentes.

Solis s'était formé en partie sur les modèles historiques de l'antiquité. Il a mis, comme eux, dans la bouche de ses personnages, des discours de sa composition. Cet usage s'appuie sur de grandes autorités parmi les modernes, aussi bien que parmi les anciens et surtout parmi les historiens d'Italie. Il a l'avantage de permettre à l'écrivain de présenter sous une forme dramatique les sentiments de ses acteurs et de conserver le charme de l'illusion historique. Mais pour les personnes habituées à l'école des grands historiens anglais, ce procédé, qui prête souvent aussi aux acteurs de l'histoire les opinions de l'historien, est une espèce de déception. L'histoire prend l'allure du roman, et n'éclaire plus que de ses lueurs incertaines. Rien de plus difficile que de conserver ainsi la fidélité du costume. Les discours de Solis sont fort estimés comme morceaux d'éloquence ; mais trop souvent hors de saison dans la bouche de ses personnages, ils rappellent malheureusement les perseques et les épées dont on affublait les Romains sur la scène au temps de Louis XIV.

Quant à la valeur des recherches de Solis, il n'est pas facile d'émettre une opinion à ce sujet, car ses pages n'ont ni notes ni renvois qui nous permettent de remonter à la source où l'auteur a puisé. Ce n'était pas l'usage alors. Le public de cette époque et des temps antérieurs était habitué à croire l'auteur sur parole ; il ne réclamait aucune preuve de ses affirmations et de ses doutes. Il ne s'enquerra pas s'il avait fondé son histoire sur l'autorité d'un ami ou d'un ennemi, d'un écrivain de bonne ou de mauvaise réputation ; en un mot, on ne lui demandait pas raison de ses croyances.

Cela était fort commode pour l'historien, dont un critique ne pouvait découvrir les erreurs ou les négligences, à moins qu'il ne prit la peine de parcourir le même terrain que lui. Ceux qui voudront se donner ce soin pour Solis ne tireront pas de cet examen une idée bien favorable de l'étendue de ses recherches ; ils reconnaîtront que malgré le libre accès que sa position lui procura dans les plus importantes bibliothèques et les dépôts d'archives du royaume, il remonte rarement aux documents originaux, et se contente de ceux qu'il trouve sous sa main. Il fait rarement une distinction entre les autorités contemporaines et celle d'une date plus reculée. En un mot, dans tout ce qui constitue la valeur *scientifique* de l'histoire, il est bien au-dessous de son savant prédécesseur Herrera.

Un autre reproche encouru par Solis est sa superstition ou plutôt son fanatisme. Ce défaut, si contraire à l'esprit philosophique qui doit présider aux travaux de l'histoire, lui est commun, il est vrai, avec la plupart de ses compatriotes, mais il le possédait à un rare degré ; et cela était d'autant plus malheureux que son sujet, la lutte des chrétiens et des infidèles, prêtait au développement des préjugés religieux. Regardant les Indiens avec des sentiments plus hostiles que ceux qu'excitaient les Maures dans la péninsule après la prise de Grenade, Solis voyait en eux des membres de la grande confédération de Satan, en communication personnelle avec lui, en un mot sa milice régulière. Tout acte des pauvres Indiens devenait donc un crime à ses yeux. C'est à cette manière de voir qu'il faut attribuer le portrait que l'historien nous a laissé de Montézuma, même à sa dernière heure. La conquête était, en résumé, pour Solis, la lutte de la lumière et des ténèbres, du bon et du mauvais principe, des champions de l'enfer et des chevaliers de la Croix. C'était une guerre sainte, dont le but couvrait toutes les fautes des conquérants, et le plus humble soldat pouvait aspirer à la couronne du martyr. Quelle place de pareils préjugés pouvaient-ils laisser à cette critique impartiale qui est la vie de l'histoire ?

Un aveugle patriotisme exagère encore la partialité de Solis. Cortés est pour lui le type du héros espagnol. Toutes les lumières et les ombres sont distribuées de manière à faire ressortir le caractère du conquérant. Tout le bien est mis en relief, tout le mal laissé à

l'écart. Sans en excepter Gomara lui-même, Fernand Cortés n'a pas de panégyriste plus complaisant, et lorsque le récit de l'honnête Diaz est en contradiction avec le sien, Solis ne manque jamais d'invoquer quelque sinistre motif contre lui, prétendant mieux connaître le général, ses actions et leurs mobiles, que son vieux compagnon d'armes ou son enthousiaste chapelain.

Pourtant, malgré tous ces défauts, l'histoire de Solis a rencontré tant de faveur parmi ses compatriotes, qu'elle a été imprimée et réimprimée avec le plus grand luxe. Traduite dans les principales langues de l'Europe, tel est le charme de sa composition comme œuvre d'art, qu'elle sera sans doute aussi impérissable que la langue dans laquelle elle est écrite et que la mémoire des événements qu'elle rapporte.

Nous devons prendre également congé ici du père Sahagun, qui nous a accompagné dans tout ce récit. Ses informations, puisées dans les traditions des indigènes contemporains de la conquête, nous ont été d'un grand secours pour confirmer ou contredire les récits des conquérants eux-mêmes. Mais sa valeur, sous ce rapport, est bien diminuée par la nature vague et bizarre d'un grand nombre de traditions aztèques, traditions si absurdes souvent qu'elles se réfutent d'elles-mêmes. Dès que les passions sont en jeu, où s'arrêtera la crédulité ?

Le douzième livre de Sahagun — qui était, à en juger par la préface, le neuvième dans le principe — de son *Historia de la Nueva-España*, est consacré au récit de la conquête. En 1585, trente ans après la première rédaction, il écrivit de nouveau cette partie de son grand ouvrage ; « mu en cela, nous dit-il, par le désir de corriger les imperfections du premier récit, où s'étaient glissées des choses qu'il aurait mieux valu omettre, et où avaient été omises des choses dignes de mémoire. » On aurait dû supposer que les reproches attirés au missionnaire par son honnête récit des traditions aztèques, l'auraient rendu plus circonspect dans ce *refacimiento* de son récit. Mais je ne m'en suis pas aperçu. Je n'ai remarqué aucun effort de sa part pour atténuer les allégations les plus à la charge de ses compatriotes. Comme cette copie manuscrite est celle que l'auteur lui-même jugeait la plus correcte, puisque c'est sa dernière révision et qu'elle est beaucoup plus étendue que la narration imprimée, je l'ai prise généralement pour guide.

Le señor Bustamante se trompe en supposant que l'édition de ce douzième livre, qu'il a publié à Mexico en 1829, est conforme à la copie corrigée de Sahagun. Le manuscrit cité dans ces pages est sans aucun doute une transcription de cette copie ; car dans la préface l'auteur lui-même le déclare (1). Il n'y a, après tout, que peu de différence dans la valeur intrinsèque des deux rédactions.

(1) « En el libro nono, donde se trata esta conquista, se hicieron ciertos defectos; y fué que algunas cosas se pusieron en la narracion de este conquista que fueron mal puestas, y otras se callaron que fueron mal calladas. Por esta causa, este año de mil quinientos ochenta y cinco, enmendé este libro. » Ms.